

Des forêts et des hommes (4)

Représentations, usages, pratiques

LES REPRÉSENTATIONS

Les Pwo Karen de Thaïlande, fils de la forêt

Les Karen sont originaires de Birmanie, il existe 5 sous groupes Karen, tous présents en Thaïlande où les plus anciens migrants Karen sont installés depuis le milieu du XVIII^e siècle. Parmi les groupes de Karen qui vivent en Thaïlande, nous présentons les Pwo Karen, présents surtout dans le nord et l'ouest du Royaume, qui, bien que n'étant pas les plus nombreux, ont le mieux préservé les croyances et les techniques agricoles propres à cette ethnie. Leur présence en Thaïlande est d'ailleurs souvent antérieure à celles des autres Karen, ce qui les rend représentatifs d'une façon « d'être karen » et d'une relation particulière au territoire, éléments fondamentaux pour saisir en quoi leur relation au monde forestier est spécifique et leur pratique de l'essartage est 'écologique'.

Des essarteurs écologiques

Dans l'ensemble des paysages anthropiques des régions des hauts plateaux de Thaïlande, celui des Karen est immédiatement reconnaissable. Des forêts primaires ou secondaires denses, couronnent les plus hauts sommets, les villages, entourés de hautes futaies et d'arbres fruitiers, sont nichés au creux de vallées d'altitude moyenne, à proximité d'un cours d'eau et à l'abri des vents dominants. Les essarts de l'année se distinguent de ceux en jachère où la végétation a repris le dessus jusqu'à effacer toute trace du travail de l'homme sur les parcelles les plus anciennes. Le mode de vie Karen est devenu une référence pour beaucoup de groupes et organisations environnementalistes en Thaïlande. Sans pour autant idéaliser leur vision du monde, le mode de gestion des ressources de leur territoire par les Karen pourraient servir à une meilleure gestion de la biodiversité en milieu forestier. Les Karen, dont il est établi que le mode traditionnel d'utilisation du sol a peu d'impact sur l'environnement, sont les victimes directes et indirectes de l'amalgame qui est fait en Thaïlande au sujet des différentes minorités montagnardes pratiquant l'agriculture sur brûlis ou essartage. La perception du milieu, la notion de territoire et sa gestion par les Karen sont telles qu'ils méritent l'appellation d'essarteurs écologistes.

Vivre en harmonie avec la forêt

Les provinces du nord et de l'ouest de la Thaïlande, sont constituées pour leurs 2/3 de régions montagneuses, dont la richesse principale était la forêt. Cette région est caractérisée par 3 saisons, de fortes pluies de juin à novembre, un temps froid et sec de décembre à février et une période très chaude et sèche de mars à mai. Les populations d'origine thaïlandaise ont pendant longtemps été en infériorité numérique par rapport à d'autres groupes, d'origines diverses, qui y vivaient dispersées en pratiquant une agriculture sur brûlis, itinérante ou sédentaire, selon les groupes ethniques, après avoir migré en Thaïlande plus ou moins récemment.

La plupart des Karen vit en forêt, ils exploitent la forêt d'une manière qu'ils qualifient « d'harmonieuse », et souhaitent faire respecter cette harmonie par tous les humains présents sur leur territoire. Quand l'harmonie du village, de la forêt, ou du style de vie des Karen est menacée, ils organisent une cérémonie, lors du nouvel an Karen, dont les principaux objectifs sont de réaffirmer les valeurs identitaires Karen et de rétablir l'harmonie. L'harmonie de la forêt, et par extension du monde, repose sur des principes de complémentarité et de réciprocité : entre les hommes, entre les humains et la forêt, entre les deux précédents et le monde des esprits.

Un système basé sur la sédentarité

Dans l'idéal le système Karen permet une autosubsistance en riz pluvial, et un éventuel complément en riz irrigué. C'est un système stable basé sur la sédentarité. Il en découle l'utilisation d'un territoire strictement délimité, et l'emploi de méthodes de conservation des sols pour optimiser une production à long terme. La fragilité du système repose néanmoins sur le maintien de l'équilibre population terre arable. Si la population

augmente le paysan Karen doit réduire les jachères, ou bien utiliser des engrais pour augmenter la productivité, ce qui est en contradiction avec le principe de base du système Karen, viable à long terme uniquement si la période de jachère permet la reconstitution d'une biomasse suffisante qui, une fois brûlée, fertilisera la parcelle. Si la jachère est raccourcie, la biomasse disponible est moindre et la productivité s'en trouve réduite. Le paysan est alors contraint d'utiliser des engrais pour améliorer les rendements, ce qui entraîne le risque d'une érosion à long terme provoquée par la modification de la structure des sols.

Le système Karen est proche des techniques d'agroforesterie promues par certaines agences de développement, en particulier parce que les paysans Karen stimulent la repousse forestière par une utilisation contrôlée du feu, un ébranchage des grands arbres situés sur les parcelles cultivées et un désherbage de surface sélectif. Ce système n'est pas d'une grande productivité, mais permet une reforestation naturelle rapide qui rend possible le cycle d'une façon quasi illimitée. Les Karen, très au fait des techniques de conservation des sols et des risques de dégradation de l'environnement, sont soucieux de préserver la qualité des parcelles villageoises, et agissent en fonction.

Les Karen, fils de la forêt

L'essartage Karen est un finage cultural; la forêt secondaire est le domaine des Karen; c'est leur territoire, un milieu à la fois complice et hostile, car c'est aussi celui des divinités. Les Karen se considèrent comme les fils, les enfants de la forêt, pour eux une forêt sans Karen n'est pas une 'vraie' forêt. Les Karen sont marginalisés dans la société thaïlandaise, menacés d'expulsion de leurs anciennes zones d'habitat ils sont donc de plus en plus fragilisés.

Dans les régions nord où les Karen se sont implantés il y a environ 200 ans, les forêts anthropiques qui subsistent aujourd'hui encore sont celles qui ont subi le moins de dégradation et où l'érosion des sols est limitée. Dans l'ouest de la Thaïlande où les Karen ont colonisé des espaces vierges, la forêt primaire a certes diminué, mais il en reste plus que partout ailleurs en Thaïlande. La forêt secondaire, qui résulte de l'activité Karen est très dense et diversifiée, et elle leur offre une chaîne nutritionnelle des plus complètes. Ces Karen ne mettent en culture qu'une portion des espaces qu'ils ont domestiqués, essentiellement les zones alluviales des rivières, et les plateaux de moyenne altitude ; la plus grande partie de la forêt secondaire reste une zone d'activité de cueillette intense : tubercules, fruits, feuilles, pousses de bambou, et autres produits. Dans cette région, les villages Karen sont situés au sein de territoires qui ont été utilisés depuis plus de 200 ans, chacun d'entre eux est entouré d'une zone de forêt primaire intacte qui peut atteindre parfois quatre kilomètres.

Une complémentarité homme/nature

Pour les Pwo Karen, le terme qui désigne la terre, englobe aussi l'ensemble des ressources naturelles. Dans leur perception du monde, les Karen ont deux notions fondamentales : celle de la complémentarité homme (Karen)/nature, et celle d'une unité harmonieuse. Les zones forestières qui renferment de l'eau appartiennent au dieu du sol et de l'eau. Il existe une multitude de règles qui fixent les conditions d'utilisation du bois et l'abattage des arbres. Certaines espèces animales sont frappées d'un tabou à la consommation pour les Karen; ce sont en général des animaux sans défense, proches des Karen, ou présents dans les mythes. Il faut y ajouter des interdictions saisonnières pour la pêche (périodes de fraie des différentes espèces). De même, pour la collecte des végétaux, les Karen ne prélèvent que ce qui est nécessaire : des quotas existent, par exemple, on ne peut couper que 2 pousses de bambous par bouquet.

Pour les Karen, une vraie forêt est une forêt qui inclut des végétaux, des animaux, des esprits et des hommes. Sans humain, la forêt est un monde incomplet. Dans la forêt, toutes les composantes doivent respecter les règles d'une bonne harmonie, car c'est tout d'abord un lieu sacré, mais aussi un espace vierge entre deux finages villageois, une source de produits pour la vie quotidienne, un refuge pour les animaux, un dépôt de matières organiques fertiles, une serre où l'homme peut sans limite faire des expériences, une source de symboles mythico-religieux et l'habitat des esprits bons et mauvais. Par ce lieu privilégié, le naturel entre en liaison avec le surnaturel. Dans leur perception du monde, les Karen et la forêt sont mutuellement dépendants. Le sauvage et le civilisé sont opposés sans s'affronter, car les Karen relativisent toujours les extrêmes. Par exemple le village Karen est 'sauvage' par rapport à la ville, mais il est 'civilisé' par rapport à

la forêt primaire; de même, quand les hommes travaillent sur un essart, ils sont ‘civilisés’, et ils deviennent ‘sauvages’ quand ils marchent en forêt primaire.

La forêt est une longue chaîne écologique

Les Karen ont une relation ambivalente à la forêt, étant à la fois civilisateurs (agriculteurs) et sauvages (chasseurs cueilleurs). Les villageois enfreignent les lois de l’harmonie naturelle quand ils tuent des animaux, mais ils compensent en ‘offrant’, tous les 5 ans, une parcelle cultivée à la forêt : un essart est ouvert en forêt primaire,ensemencé et entretenu, mais ne sera jamais récolté, il est destiné à nourrir les animaux sauvages. Pour les Karen, la forêt est une longue chaîne écologique qui englobe dans l’ordre croissant : insectes, plantes, animaux vertébrés, buffles, éléphants, hommes et dieux.

Les Karen doivent sans cesse veiller à réparer les dégâts qu’ils ont commis dans le monde forestier : la préparation d’une parcelle, par exemple, est un crime contre des végétaux, des insectes et peut-être des animaux vertébrés (habitat détruit). Les Karen se ‘rachètent’ en plantant en forêt des espèces vivaces (bananiers, papayers), qui sont des dons au monde sauvage et nourriront dans le futur des espèces plus importantes que celles détruites.

Lors de leurs déplacements en forêt, les Karen sont toujours attentifs à la sylve : ils écoutent la forêt, l’observent, la scrutent pour vérifier sa bonne santé et constater qu’aucune offense n’a été commise; de retour au village, ils rendent compte de ces observations.

Un partage de l’espace forestier selon des règles précises

Les Karen ne mettent en culture qu’une portion des espaces qu’ils ont aménagés essentiellement les zones alluviales des rivières, et les plateaux de moyenne altitude; la plus grande partie de la forêt secondaire reste une zone d’activité de cueillette.

Le territoire appartient au village, mais l’utilisation du sol est individuelle, au niveau de la maisonnée; les droits fonciers coutumiers sont du type «droit de hache», mais ne sont pas reconnus par les autorités thaïlandaises. Il est impossible à un membre d’une communauté villageoise de cultiver une parcelle en dehors de son territoire. L’espace forestier est divisé en trois catégories, une pour les animaux, la seconde pour les humains, et la dernière pour les esprits et les morts, où la chasse et la cueillette sont interdites. La forêt villageoise est exploitable par tous les membres de la communauté, mais selon des règles précises.

L’emplacement du village, comme celui de chaque maison, est décidé par le chef cérémoniel, l’harmonie du village dépend de la justesse du choix, c’est une notion fondamentale pour les Karen. Le territoire représente une unité sociale au sens où les différents villages qui s’y inscrivent ont des liens historiques avec un village fondateur. La famille fondatrice, à l’origine du premier village, reste dominante. Le chef cérémoniel en est l’aîné, il est le seul représentant «officiel» du village, pas politique, mais en tant qu’intermédiaire avec les esprits du territoire. Ce chef cérémoniel est le principal personnage du village, son centre vital. Il est responsable de l’harmonie entre les villageois, la nature et les hommes, a nature et le village, le village et les autres villages. Le territoire karen est une sphère autonome qui possède son propre centre spirituel. La partie domestique du finage cultural karen, c’est-à-dire le village et les essarts cultivés, représente une enclave civilisée dans le monde sauvage. Il y a cependant une distinction à faire entre les deux : le village, même abandonné, reste dans la catégorie civilisée alors que les essarts en jachère retournent au monde sauvage. Cette notion de retour au monde naturel est fondamentale dans la vision du monde des Karen et dans l’impact qu’ils ont sur leur environnement. La repousse forestière durant la période de jachère est le témoignage de la complémentarité harmonieuse entre les hommes et la forêt. Les essarts, dans la mesure où ils représentent une incursion temporaire des hommes dans le monde végétal, sont entourés de tabous cérémoniels que le paysan doit respecter pour assurer une bonne récolte, mais surtout pour maintenir l’harmonie entre les Karen et le dieu du territoire.

Un dieu du sol et de l’eau pour chaque territoire

Le dieu du sol et de l’eau, ou du territoire, est la divinité centrale du système religieux karen. Les croyances et les cultes qui lui sont associés sont étroitement liés aux notions karen de village, de territoire villageois et de

clan fondateur. Il existe un dieu du sol et de l'eau pour chaque territoire. Il réside sur le plus haut sommet, dans une grotte, une zone de forêt primaire à proximité d'une source ou des vestiges de villages karen abandonnés. C'est une entité masculine, invisible, toujours prête à punir les hommes quand ils l'ont offensée.

Pour les Karen, c'est le réel propriétaire du territoire ; sans son approbation aucun humain ne peut obtenir quoi que ce soit du lieu. Si ce dieu est bien traité, si les hommes accomplissent les rites appropriés au bon moment, il leur apporte protection et prospérité. Dans la relation entre les Pwo Karen et le dieu du territoire, il est essentiel pour les premiers de préserver l'harmonie du monde naturel et donc de racheter leurs offenses par des dons. Si le dieu est offensé par la conduite des hommes, cela se traduit le plus souvent par une catastrophe écologique : les animaux sauvages disparaissent, les baies, fruits et plantes se dessèchent, le village est attaqué par des animaux sauvages, au pire les rivières se tarissent et la pluie ne tombe plus. Chaque territoire possède un dieu de la terre et de l'eau et plusieurs villages partagent une divinité s'ils sont établis sur un même territoire. Les chefs cérémoniels sont les intermédiaires entre le dieu du territoire et les villageois, et à ce titre ont la charge des cérémonies spécifiques au dieu du territoire.

La forêt est leur mémoire collective

Dans le monde moderne, les Karen cherchent les traces de leur passé, la forêt est leur mémoire collective comme l'attestent les chants, les poèmes, et les proverbes Karen relatifs au monde sylvicole. L'adaptation écologique des Karen aux conditions actuelles est significative de leur position intermédiaire entre le monde sauvage et le monde civilisé. Leur perception de la nature, le respect des divinités et de l'âme du riz, tant par les aspects cérémoniels qu'au cours des cycles agricoles, donnent aux Karen une place privilégiée dans leur milieu qu'ils conservent en y maintenant un équilibre écologique sans cesse menacé de l'extérieur.

Ces menaces du monde extérieur les Karen les ressentent à plusieurs niveaux : globalement ils sont les ignorés des programmes de développement ; leur système agraire et leur mode de vie sont menacés par les politiques forestières et environnementales du gouvernement thaïlandais ; de nombreux villages Karen établis de longue date en forêt sont menacés de déplacement suite à l'expansion des parcs nationaux . Face à la fragilisation de leur situation les Karen réagissent toujours de la même façon : un repli en forêt, pour s'y ressourcer, y revivre selon un mode de vie considéré purement 'Karen', loin des menaces du monde extérieur, et y accomplir ponctuellement des cycles cérémoniels en liaison avec l'esprit de la terre et de l'eau. Ces cycles cérémoniels se déroulent dans des espaces sanctuaires, localisés en forêt dense à proximité des premiers villages établis par les Karen en Thaïlande à l'issue de leur voyage migratoire. Durant plusieurs jours et plusieurs nuits, tous les descendants de ceux qui établirent ces villages pionniers, réaffirment la spécificité d'être Karen et célèbrent la forte relation, voire l'identification, entre ce groupe ethnique et la forêt. On ne consomme que des produits forestiers, au cours de repas végétariens pris en commun afin de renforcer la cohésion des groupes de participants, d'honorer la forêt nourricière, d'y puiser les éléments fondamentaux à l'identité Karen, celle des fils de la 'forêt'.

Le sanctuaire de l'Eléphant Blanc pour se ressourcer

Prenons un exemple, celui des villages Karen de la région de Songlaburi (nord ouest de la Thaïlande) où émergent des conflits internes exacerbés par la menace d'expulsion de la zone forestière, qu'ils occupaient, devenue parc national. Ces conflits créèrent une volonté de retour à un «monde karen» et provoquèrent l'émergence d'un rituel messianique. Cette résurgence est consécutive aux menaces d'expulsion des villages de l'enclave karen, où ils avaient maintenu l'harmonie pendant plus de deux siècles : leur territoire menaçait de leur échapper pour toujours. Face aux diverses accusations, entre autres: détruire l'environnement, représenter un danger pour l'équilibre écologique du parc, être une aide à l'immigration clandestine, jouer un rôle dans les trafics en provenance de Birmanie, les Karen s'efforcent de montrer qu'ils ont toujours respecté l'environnement, que leur mode de vie est en harmonie avec la nature, que la forêt est pour eux une «mère nourricière» qu'ils veulent protéger et non détruire. C'est le monde extérieur qui met en péril le territoire et l'idéal de vie karen. Les jeunes générations sont de plus en plus en contact avec un mode vie non karen et le monde extérieur est de plus en plus présent dans les villages (marchands ambulants, programmes de développement, fonctionnaires thaïlandais). Le dieu du territoire a donc réagi en retirant sa protection aux Karen. Pour eux, il est indispensable de procéder à un retour vers un mode de vie purement karen, sans

influence externe, avec ses contraintes et interdits au sein d'un site qui concentre tous ces principes: le sanctuaire des villages pionniers et de l'Éléphant Blanc. Cet idéal constitue la quintessence d'un style de vie, d'une culture «préservée» dont les fondements sont contenus dans le sanctuaire de l'Éléphant Blanc. C'est en son sein que se trouve l'espace cérémoniel, centre spirituel du territoire, d'où émanent les principes de vie en harmonie au sein des territoires karen. Les membres de ces communautés karen sont tenus de venir au sanctuaire une fois l'an pour réaffirmer leur attachement à l'Éléphant Blanc, pour se débarrasser du négatif qui est en eux et obtenir le soutien du gardien du centre spirituel. Tous les participants sont des descendants, réels ou supposés, du clan fondateur des premiers villages dont les vestiges constituent, avec le sanctuaire de l'Éléphant Blanc, le site cérémoniel où les Karen se ressourcent aux origines de leur culture et puisent ce qui fait à présent défaut dans leurs territoires respectifs.

L'Éléphant Blanc, gardien du sanctuaire et propriétaire du territoire, a supplanté les formes archaïques et transitoires des divinités du territoire qui existent parmi d'autres populations karen du nord et du nord-ouest de la Thaïlande. Pour les Karen de la région, cet Éléphant Blanc qui a disparu, ne laissant que des empreintes comme trace de son passage (concrétion rocheuse sur le lieu du sanctuaire), est celui d'Arrimetteya, venu délimiter le territoire du futur Bouddha. Il est le gardien et le propriétaire du territoire, il a fixé les règles de conduite morale et écologique à respecter; si les hommes le provoquent, il montre sa désapprobation en rendant la forêt silencieuse ou en provoquant inondations et épidémies. L'Éléphant Blanc est bienveillant vis-à-vis des Karen, qui sont le peuple élu car ce sont des hommes de la forêt et ceux parmi lesquels il est apparu, mais cette position ne les dispense pas de respecter individuellement les règles qu'il a fixées, en particulier celles relatives aux comportements des hommes en forêt.

Auteur : **Bernard Moizo**

La forêt dans les dessins d'enfants malgaches

Pour comprendre les représentations de la nature par les peuples qui vivent dans les forêts, les chercheurs focalisent généralement au travers de leurs enquêtes et observations, sur les adultes. Plus rarement sont étudiées les représentations des enfants car ils sont le réceptacle des savoirs et savoir-faire qui se transmettent de générations en générations. Ainsi comme ce fut le cas, entre autre à Madagascar, pour comprendre comment les enfants vivent et perçoivent les forêts, des ateliers de dessins ont été organisés dans des zones écologiquement contrastées afin de tester les effets du milieu sur les représentations de la nature.

« Dessine ta nature »

À tous ces enfants une seule et même question a été posée aux groupes d'enfants qui avaient été sélectionnés selon une même tranche d'âge : « dessine ta nature, celle que tu connais et que tu vois tous jours au tour de chez toi ». Après les séances de dessins, les chercheurs s'entretiennent tour à tour avec chaque enfant afin d'identifier chaque items, de comprendre pourquoi il l'aura représenté et de collecter discours qui s'y rattache.

À cette question, les réponses furent variées et les dessins collectés ont été d'une grande richesse. En effet, le contenu des dessins dépend étroitement de la nature que les enfants côtoient au jour le jour, celle qui leur est familière, c'est la nature vécue, et aussi de la nature pensée celle, qui est relatée dans les histoires de la famille, les contes et/ou les mythes.

Ainsi, la forêt et les arbres dessinés par les enfants sont fortement dépendants de l'environnement dans lequel ils vivent et mènent des activités avec leurs parents.

Une nature domestiquée

Les enfants de l'école de Tsimabeharona, y ont plutôt dessiné une nature domestiquée reflétant leur environnement quotidien. Les arbres plantés, sont très présents dans les dessins, isolés ou même regroupés pour former de véritables forêts. Les dessins montrent des bois, de petites forêts essentiellement composées d'espèces exotiques, telles que l'eucalyptus, l'acacia ou le pin, voire des espèces d'arbres fruitiers qui ont été la plus part du temps introduites à Madagascar au cours de la période coloniale. Ces enfants ne connaissent

pas la forêt naturelle malgache, ils en ont entendu parler mais ce qu'ils appellent forêt dans leur dessin n'est autre que la plantation villageoise que l'on trouve à proximité des maisons. En effet, cette commune est éloignée des zones occupées par la végétation forestière originelle. L'eau a une place importante dans l'activité rizicole et elle est souvent présente sur les dessins soit sous forme de rivière soit sous forme de canaux d'irrigation, s'inscrivant très clairement au sein des représentations d'une nature domestiquée.

Une nature sauvage

Dans la commune d'Androy, en lisière forestière, les enfants représentent le plus souvent une nature sauvage, la forêt tropicale humide qu'ils côtoient tous les jours en la parcourant ou en écoutant à la maison les récits de leurs parents et grands-parents. Cette nature matérialisée par la grande forêt a été dessinée et peinte par les enfants à travers la représentation d'espèces ligneuses forestières malgaches (*Harungana madagascariensis*, *Weinmannia* spp., *Anthocleista madagascariensis*, *Eugenia* spp., *Dalbergia* spp. ou palissandre...) souvent utiles aux populations rurales qui vivent en bordure forestière. Des collections d'arbres identiques isolés ou des forêts diversifiées ont été indifféremment présentées dans les dessins. Les animaux forestiers à travers leur diversité sont également très présents (lémuriens, oiseaux, caméléons, serpents, poissons, cochons sauvages, anguilles...).

La diversité des espèces végétales et animales dessinées par les enfants reste la conséquence directe de la proximité de ces populations avec la forêt et traduit l'importance des savoirs naturalistes et des savoir-faire qui dès le plus jeune âge font leur apparition chez les enfants.

Auteur : **Stéphanie Carrière**

La forêt d'arganiers du Maroc est-elle une forêt «naturelle» ? Une histoire de point de vue ?

Mais qui a donc planté les forêts d'arganiers du Sud marocain permettant ainsi le développement d'un écosystème méditerranéen le plus austral de l'hémisphère nord ? Personne bien évidemment puisque l'arganier, *argania spinosa*, existe depuis l'ère tertiaire et est une relique du couvert tropical recouvrant jadis le Nord Ouest de l'Afrique. Néanmoins ce n'est pas parce qu'elles n'ont pas été plantées par les hommes, qu'elles n'en sont pas moins domestiquées ou tout du moins fortement anthropiques. Car pourquoi l'arganier aurait-il subsisté et qui plus est sous la forme de forêts clairsemées (comportant par endroit jusqu'à 600 pieds par hectare) uniquement dans les régions semi arides du Sud ouest atlantique du Maroc alors que l'on trouve des reliques de sa présence de l'extrême Nord du Maroc à la Mauritanie ? Les conditions climatiques et la situation géographique ont certainement aidé, mais le travail de l'homme n'y est-il pas pour quelque chose ?

À l'heure où l'image qui s'impose de la forêt d'arganiers via les politiques de développement et de conservation est celle d'une forêt naturelle constituée d'une essence endémique au Maroc dont on tire des fruits une huile de jouvence, la question se pose de savoir comment divergent ou convergent les points de vue des berbères de ces régions et des développeurs sur l'impact que les hommes ont sur la régénération du peuplement arganier.

Quand le champ devient forêt

Parmi le dédale des arganiers de forêts agrippées aux pans de vallées montagneuses, la surface du sol laisse apparaître de nombreuses empreintes d'une ancienne activité humaine intense. La plupart des forêts d'arganiers présentent la caractéristique d'abriter de nombreuses ruines d'infrastructures d'aménagement du sol : des ruines de murets de terrassement, de murets de rétention d'eau, de murets de clôtures mais aussi parfois des ruines d'habitations. Toutes ces ruines témoignent de la dense occupation et exploitation agricoles dont ces vallées montagnardes furent l'objet auparavant, probablement au temps des razzias, et attestent clairement du passage d'espaces agricoles à des espaces forestiers. En effet, les razzias obligeaient les communautés situées en plaine à gagner les hauteurs et à exploiter épisodiquement les sommets qui servaient de refuges ; une fois la paix revenue, de manière temporaire ou permanente comme c'est le cas depuis plus de 80 ans, les surfaces cultivées en altitude sont abandonnées. Le cycle des razzias détermina sans nul doute le cycle de la forêt, puisque chaque déplacement des communautés vers les hauteurs impliquait leur déboisement et un

réaménagement du sol, alors que chaque retour en plaine entraînait l'abandon des champs d'altitude, ce qui favorisa un regain forestier.

Tout cet aménagement du sol montagneux, même abandonné, a participé et participe encore au développement de forêts d'arganiers, là où se trouvait avant des espaces agricoles d'altitude qui devaient avoir l'aspect de parcelles en terrasses parsemées de pieds d'arganiers entretenus sous la forme de parcs arborés. L'épierrage, qui consiste à retirer manuellement les pierres d'une parcelle caillouteuse, entraîne une augmentation de la capacité de rétention d'eau du sol ; la technique du terrassement permet de réduire l'inclinaison des pentes ; les différents types de murets en pierres sèches, de terrassement, de clôture ou de rétention, retiennent l'eau de ruissellement dans les parcelles et limitent ainsi le stress hydrique subi par les végétaux ; les murets servent aussi d'abris ombrés capteurs d'humidité propices à la régénération de l'arganier. La correction des ravins, la consolidation pierreuse des lits des oueds traversant les parcelles, ainsi que la construction de petits barrages, empêche leur débordement et l'érosion des surfaces inondées. Même abandonnées, toutes ces infrastructures continuent pendant des dizaines et des dizaines d'années à réguler et à structurer l'écoulement d'eau en montagne ; elles façonnent un milieu propice à la germination de l'arganier et au développement du couvert végétal et forestier, car elles permettent de contenir l'eau de pluie dans des surfaces inondées de manière ordonnée. Tout cet aménagement du sol a permis aux forêts d'arganiers de s'enraciner là où elles n'auraient jamais pu le faire sans l'action de l'homme. De plus, avec la formation de ces forêts d'arganiers en terrain montagneux, c'est tout un cortège floristique méditerranéen qui s'est développé sur les pentes ainsi adoucies de ces massifs présahariens. Les techniques d'aménagement de conservation des eaux et des sols en montagne ont modifié les paysages, leur donnant une plus grande plasticité environnementale permettant l'expansion de forêts d'arganiers et d'un cortège floristique afférent.

Les forêts se sont donc constituées à partir d'arganiers situés dans des champs d'altitude, des arbres façonnés par la main de l'homme par l'intermédiaire de nombreuses pratiques masculines d'entretien et de sélection. Le champ en particulier est à plus d'un titre l'espace de domestication de l'arganier. C'est à l'échelle de l'arbre dans les champs, que les hommes agissent le plus fortement sur l'espèce arganier, à travers des pratiques menées sur plusieurs générations : entretien des pousses spontanées dans des microreliefs artificiels (murets, banquettes, ravines) ou naturels (thalwegs, blocs rocheux), culture des drageons, taille de formation, dépressage (coupe visant à ne sélectionner qu'une seule tige), sélection. C'est grâce à l'aménagement du sol montagneux, que les forêts d'arganiers les plus au sud du Maroc ont pu se développer à partir de pieds préalablement domestiqués dans les surfaces agricoles et horticoles d'altitude, créant ainsi les conditions préalables au développement de la flore méditerranéenne la plus australe de l'hémisphère nord. L'anthropisation a donc eu un rôle majeur dans le développement des forêts d'arganiers du Maroc.

Des forêts sacrées

Mais l'influence des gestes des ancêtres ne suffit pas à faire sur le long terme une forêt d'un champ, encore faut-il la préserver. Or, nombre des forêts d'arganiers les plus denses s'avèrent être des forêts sacrées, associées de près ou de loin à un saint homme enterré en ces terres. Ces forêts sont soumises à un régime de mise en défens constant, dénommé agdal en berbère. Dans le Sud marocain, l'agdal constitue un phénomène de sanctuarisation d'un milieu écologique particulier : les forêts d'arganiers. L'agdal est défini localement comme un espace mis en défens et plus ou moins interdit aux activités agricoles et pastorales en raison de la menace perpétuelle de la malédiction d'un saint, d'un homme porteur de baraka, de bénédiction divine, jadis mort en ces terres. D'après les récits oraux, les saints ont tout d'abord eu affaire aux djinns, les génies de la tradition musulmane, considérés localement comme les vrais autochtones de la région, ceux qui étaient là avant les hommes. Ces génies dont l'aspect original est invisible pour les humains peuvent prendre, entre autres, l'apparence d'un homme ou d'un animal. Ces génies, véritables représentants de la tutelle des saints, sont considérés comme les gardiens des forêts d'arganiers en imposant à tout intrus de respecter certaines prescriptions écologiques posées par le saint, comme celles de ne pas couper les branches des arbres ou de ne pas utiliser impunément le couvert végétal comme fourrage ; l'écosystème y est donc préservé.

Si les forêts d'arganiers doivent en partie leur existence aux anciens aménagements agricoles ainsi qu'aux techniques de domestication de l'arbre champêtre, ces apports n'ont de réel impact écologique dans le processus d'afforestation que si les surfaces abandonnées sont mises en défens. En effet, la mise en défens des

parcelles d'altitude abandonnées implique l'interdiction d'endommager les infrastructures d'aménagement du sol, de voler les pierres qui les constituent ou encore de ramasser la terre. De même, les arganiers cultivés dans les parcelles d'altitude abandonnées et mises en défens (préalablement façonnés et entretenus sous forme de parc arboré), sont alors protégés des prélèvements de rameaux, de feuilles, de bois et de fruits et les jeunes pousses sont préservées des troupeaux de caprins. Les arganiers profitent ainsi de conditions optimales pour la multiplication et la régénération de leur peuplement, ce qui amène rapidement à la formation d'une forêt. Le passage de l'état agricole à l'état forestier de ces surfaces n'a été possible que grâce à la complémentarité entre techniques d'aménagement du sol et système de mise en défens. C'est la conjonction de ces deux paramètres qui permet le développement d'une forêt d'arganiers (jusqu'à 600 pieds par hectares) à partir d'un parc arboré de 10 à 80 pieds par hectare en terrain agricole d'altitude. Au contraire, si l'abandon de l'exploitation de ces parcelles n'est pas suivi de leur mise en défens, l'espace se transforme rapidement en pâturages ouverts et la forêt ne peut pas se développer. Une terre laissée en friche plus de deux ans est souvent réappropriée comme bien commun tout du moins dans l'usage. Or un peuplement d'arganiers met au moins 15 ans à se régénérer. La mise en défens continue, appliquée aux terrains agricoles de montagne, facilite à long terme le passage d'un espace soumis à une activité agricole et horticole intense (probablement à l'époque des razzias où ces territoires escarpés servaient de refuge) à un espace aujourd'hui moins peuplé et densément arboré. Cette transition s'accompagne, grâce à l'influence des aménagements du sol, d'une rotation entre l'état agricole et l'état forestier des surfaces concernées. Les forêts d'arganiers doivent leur existence à un juste couplage qui s'étale dans la longue durée du cycle des hommes et de la nature entre savoirs et pratiques de domestication de l'arbre et de façonnement du sol, et une institution coutumière et religieuse de mise en défens.

Naturelle ou domestique : une question de points de vue

De manière surprenante, le discours oral des berbères de ces régions est totalement muet à propos des ruines situées dans les forêts sanctuaires, hormis sur le fait qu'elles soient habitées par les génies à l'instar de toute construction humaine abandonnée. Le discours oral fait aussi l'impasse sur les anciens espaces agricoles auxquels ces infrastructures étaient associées ; personne ne se souvient à qui ils appartenaient ni quand ont-ils été abandonnés. Plus encore, les populations locales ne relèvent pas dans leur discours l'influence que ces aménagements ont sur le développement des forêts d'arganiers. Le processus d'afforestation n'est pas envisagé comme le résultat de l'action des anciens. Le processus écologique et anthropique du développement du couvert forestier n'est pas du tout conscient et appréhendé comme tel.

Mais comment expliquer alors la régénération des arganiers en forêt ? L'origine du couvert forestier est toujours imputée localement à la sainteté et son essor est systématiquement interprété en termes de baraka. La régénération continue des arganiers en forêt est attribuée exclusivement aux animaux de la forêt qui «travailleraient» pour les saints et pour Dieu. L'écureuil, qualifié de « paysan de Dieu », est désigné comme un acteur clé de la régénération du couvert forestier ; sa manie de stocker des fruits d'arganiers et de les enterrer dans la terre en différents endroits, mais d'oublier la plupart de ses cachettes, est avancée comme l'une des raisons principales du renouvellement du peuplement d'arganiers. Pour justifier la présence d'arganiers enracinés dans les murets de terrassement, on évoque d'ailleurs l'habitude propre à l'écureuil d'y cacher des fruits d'arganiers. Les berbères du Sud Ouest marocain insistent sur le fait que les arganiers en forêt ont poussé continuellement de manière providentielle et sous l'influence de la baraka divine des saints. Dans l'interprétation historique que se font les populations locales du développement des forêts d'arganiers, l'apport des anciens est passée sous silence, au profit de la baraka du saint. Les logiques du processus d'afforestation ne répondent ainsi guère à des intentions écologiques concrètes, mais plutôt à des attentes sociales et religieuses.

Mais si les empreintes des ancêtres dans la forêt sont effacées, cela n'implique pas qu'elle n'est pas perçue comme un espace domestique bien au contraire. La forêt, peuplée par les génies, est conceptualisée par les populations berbères du Maroc comme étant équivalent au monde domestique des humains ; elle le double. Créatures de Dieu à l'égal des humains, les génies sont composés d'individualités dotées d'intelligence, d'un langage articulé, de coutumes et de rapports sociaux comparables à ceux des humains (mariage, conflit, assemblée, etc.). En cela, les génies sont dotés d'une intériorité anthropomorphe à l'image de l'homme. Les génies sont réputés pour résider avant tout dans les espaces non cultivés, dans les forêts, où ils sont

censés avoir leurs demeures et leurs animaux domestiques (gazelles, chacals, bouquetins). La forêt est ainsi l'espace domestique des génies par opposition à l'espace domestique des humains constitué de la maison, des jardins, des champs et des zones horticoles. Il n'y a pas de séparation entre un monde sauvage et un monde domestique, mais entre un monde domestiqué par les humains et un monde domestiqué par les génies. Chassez le domestique de la forêt en y effaçant les traces du travail des ancêtres, il revient au galop sous la forme des génies.

La subtilité du regard que les berbères du Sud Ouest marocain portent sur la forêt d'arganiers échappe bien évidemment aux développeurs. Loin de la forêt domestique des génies, les lois du marketing et du développement ont construit une image d'Épinal de la forêt, une forêt sauvage dénuée de toute empreinte humaine ou domestique, constituée d'un arbre endémique menacé par l'action agricole ou pastorale de l'homme. Comment alors concilier deux points de vue aussi éloignés sur la forêt d'arganiers ? La réponse est certainement entre les mains des populations locales car dans certaines régions le garde forestier, agent de l'État en charge de la domanialisation et de la conservation de la forêt, se voit déjà subtilement porter le chapeau du saint, laissant entrevoir une forme de résilience des systèmes locaux de gestion des forêts d'arganiers.

Auteur : **Romain Simenel**